

IFEAC



**INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES SUR L'ASIE CENTRALE
ФРАНЦУЗСКИЙ ИНСТИТУТ ИССЛЕДОВАНИЙ ЦЕНТРАЛЬНОЙ АЗИИ
FRENCH INSTITUTE FOR CENTRAL ASIAN STUDIES**

WORKING PAPER N°22

Working paper – IFEAC

Les villes mono-industrielles de la vallée du Ferghana. Stratégies de survie à Aïdarken au Kirghizstan et à Tabochar au Tadjikistan.

Olivier FERRANDO¹

Docteur en science politique, Sciences Po Paris

Mots-clés : ville mono-industrielle, désindustrialisation, mercure, stratégie de survie, Ferghana

A l'époque soviétique, les villes minières jouissaient d'un statut privilégié. Fleurons de l'économie productiviste de l'URSS, elles jouaient un rôle stratégique dans la production de matières premières nécessaires à l'industrie de l'armement ou aux usines chimiques. C'est la raison pour laquelle elles étaient souvent placées sous la tutelle directe des ministères centraux à Moscou. Traditionnellement vouée à la production agricole mais disposant d'immenses réserves minérales, l'Asie centrale a contribué à la production minière de l'URSS grâce à un réseau de villes mono-industrielles. Ces villes étaient construites à proximité de sites miniers et abritaient parfois un complexe industriel (combinat) pour le traitement et/ou la transformation des minerais.

Après le démantèlement de l'Union soviétique, les villes mono-industrielles ont dû faire face à des défis majeurs liés à la perte de leur statut privilégié, à l'avènement de l'économie de marché, aux bouleversements démographiques et, dans le cas des villes minières de la vallée du Ferghana, à un isolement géographique croissant. Ce Working paper propose d'explorer, dans une approche comparative, deux villes minières d'Asie centrale localisées dans les pourtours montagneux de la vallée du Ferghana : Aïdarken (anciennement Khaïdarkan) au sud du Kirghizstan et Istiqlol (anciennement Tabochar) au nord du Tadjikistan.

Après avoir présenté le contexte historique et géographique du développement et du déclin de ces deux villes, nous aborderons les stratégies de survie que les habitants ont adoptées depuis la fin du régime soviétique pour subvenir à leurs besoins dans cet environnement socioéconomique bouleversé.

¹ Chargé de cours à l'Institut d'études politiques de Paris et à l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne. Ancien directeur de l'IFEAC (2013-2016). Contact : olivierferrando@gmail.com

Contexte historique et géographique

Localisé à proximité d'une ancienne mine de mercure connue des historiens russes sous le nom de *Velikij Rudnik* (la grande mine), le village de Khaïdarkan est longtemps resté peuplé majoritairement de paysans persanophones. Ce n'est qu'à partir de 1941, avec l'attribution du statut de ville (*pos'ëlok gorodskogo tipa*) et la construction d'un complexe industriel directement rattaché au ministère soviétique des métaux non-ferreux (*MinTsvetMet*), que la ville a connu une forte croissance démographique : la population autochtone tadjike s'est rapidement retrouvée mélangée avec des Kirghizes descendus des villages environnants, des ingénieurs et cadres européens (Russes, Ukrainiens, Allemands), mais également des mineurs originaires du Caucase arrivés volontairement ou lors du transfert forcé des « peuples punis » de la Seconde guerre mondiale.

La ville de Tabochar fut, quant à elle, fondée en 1936 sur l'emplacement d'un village éponyme peuplé de Kurama (groupe ouzbékophone vivant dans les montagnes du même nom dans la partie occidentale de la vallée du Ferghana) à proximité d'un gisement d'uranium. Du fait de l'utilisation militaire de l'uranium, la ville et la mine furent rattachées au ministère de la Défense et des Services de sécurité (NKVD). Là aussi, la population autochtone ouzbèke s'est rapidement retrouvée en minorité avec l'afflux de Tadjiks venus des villages environnants et d'ingénieurs et cadres européens (Russes et Ukrainiens). A partir de 1943, la ville fut un camp de travail pour les prisonniers de guerre allemands qui contribuèrent à l'exploitation de la mine, mais également à la construction de bâtiments en pierre de taille, une technique totalement étrangère à la région (voir photos en annexe).



Emplacement des deux villes minières

A l'instar de la plupart des autres sites miniers d'Union soviétique, Khaïdarkan et Tabochar avaient un statut de villes fermées, c'est-à-dire dont les voies d'accès étaient strictement contrôlées notamment pour éviter les visiteurs étrangers. En contrepartie, la population y jouissait de primes au salaire et les magasins étaient directement approvisionnés par les ministères de tutelle. A une époque où les pénuries étaient courantes en URSS, l'accès à une large palette de produits de consommation (aliments, vêtements, électroménager) constituait un privilège pour les habitants des deux villes. Et les ouvriers avaient conscience d'appartenir au fleuron de l'industrie soviétique puisque Khaïdarkan a longtemps été le plus grand complexe industriel de production de mercure de l'URSS et l'uranium extrait des mines de Tabochar était connu pour avoir contribué à l'élaboration de la première bombe atomique soviétique.

Lorsque l'URSS est dissoute en décembre 1991, les républiques du Kirghizstan et du Tadjikistan accèdent à l'indépendance et les villes de Khaïdarkan et Tabochar perdent leur statut privilégié et les avantages qui y étaient liés. La dislocation du tissu industriel soviétique entraîne une réduction drastique de l'extraction minière : la production annuelle de mercure de Khaïdarkan passe de 800 à 100 tonnes ; pire encore, la guerre civile au Tadjikistan entraîne la suspension des activités minières à Tabochar. Face à cette insécurité grandissante, les habitants sont souvent contraints de quitter ces deux villes, provoquant leur déclin démographique. La population de Khaïdarkan passe de 11 500 à 10 900 habitants entre 1989 et 2009 (alors que dans le même intervalle la population du Kirghizstan croît de 25%). Les travailleurs de la mine de mercure, qui étaient 3 500 en 1991 ne sont plus que 600 dix ans plus tard (Khaydarkan Mercury, 2009). Quant à la ville de Tabochar, elle perd près de 30% de ses habitants qui passent de 22 300 à 15 900 entre 1989 et 2009.

Outre ce déclin démographique, le départ de la population d'origine européenne, arrivée à la faveur du développement économique des deux villes et repartie tout aussi vite, entraîne un bouleversement dans leur composition ethnique : à Khaïdarkan, les Tadjiks (43%) voient s'installer des paysans kirghizes (désormais 51%) dans les appartements laissés vacants par les Russes ; à Tabochar, ce sont les Ouzbeks (30%) qui voient la part des Tadjiks s'accroître (60%).

Ces changements ont des effets sociaux, économiques et politiques considérables sur la population. Le plus visible est la détérioration des conditions de vie dans les deux villes : pertes d'emploi, hausse des prix, effondrement du niveau scolaire (notamment dans les écoles de langue russe). La lutte pour le partage des rares ressources existantes entraîne des tensions interethniques. C'est le cas par exemple du conflit entre Tadjiks et Kirghizes survenu en janvier 2012 à Khaïdarkan (News-Asia, 2012). Au Tadjikistan, la présence de la minorité ouzbèke, qui représente près du quart de la population nationale, pose problème (Ferrando, 2008). A partir de la fin des années 2000, les autorités lancent une campagne de tadjikisation des toponymes ouzbeks. En 2012 ; la ville de Tabochar est renommée Istiqlol, ce qui signifie

indépendance en tadjik et enlève ainsi à la ville son nom historique.

A cela s'ajoute un isolement géographique croissant : Tabochar, situé à 40 kilomètres seulement de la capitale provinciale Khoudjand n'est desservi que par de rares bus antédiluviens alors même qu'à l'époque soviétique les deux villes disposaient d'une liaison une fois par heure. Khaïdarkan jouissait d'une situation plus favorable : outre la présence d'un aéroport qui la connectait aux principales villes du pays, elle se situait le long de la route nationale reliant les villes méridionales de Batken et Och et tirait ainsi profit du flux de biens et de personnes. Cependant à partir de 1991, la traversée de l'enclave territoriale ouzbèke de Sokh devint de plus en plus difficile, ce qui entrava grandement la circulation sur cet axe. Pour pallier ce blocage géographique, le gouvernement kirghiz décida de construire une autoroute qui contourne depuis 2010 l'enclave et passe, du même coup, à plus de 50 kilomètres de Khaïdarkan. Véritable cul de sac au bout d'une route de montagne aujourd'hui totalement dégradée, la ville ne bénéficie plus du transit d'antan. Pire, pour rejoindre la capitale provinciale Batken, située à moins de 30 kilomètres de l'autre côté de l'enclave de Sokh, les habitants de Khaïdarkan sont désormais contraints de faire un détour de plus de 150 kilomètres.

Cette proximité de l'enclave ouzbèke n'entraîne pas seulement un isolement géographique mais aussi des tensions entre l'Ouzbékistan et le Kirghizstan en raison des risques de pollution transfrontalière. En effet, les terrils de mercure sont à l'air libre et surplombent la vallée de Sokh. En cas de fortes pluies, ce qui est courant dans cette région montagneuse, les ruisseaux drainent des résidus de mercure en aval et polluent les eaux d'irrigation des paysans ouzbeks de Sokh. Les autorités à Tachkent se préoccupent de ce risque et ne cessent de rappeler celles de Bichkek à leurs obligations. Mais le Kirghizstan tarde à signer la Convention internationale de Minamata qui pose les conditions d'exploitation du mercure. La situation est similaire avec les terrils d'uranium de Tabochar, situés en amont d'un affluent du Syr-Daria, fleuve majeur pour l'irrigation du coton ouzbek.

Stratégies de survie des habitants d'Aïdarken

La ville de Khaïdarkan, renommée Aïdarken après l'indépendance du Kirghizstan, a connu un rapide processus de déclin que l'on peut caractériser par les phénomènes suivants : 1/ un dépeuplement urbain (*shrinking city* en anglais) visible par la présence de nombreuses habitations fantômes après le départ de leurs occupants ; 2/ la désindustrialisation de la ville avec la réduction de ses deux principales activités : l'exploitation des gisements de mercure et la production de mercure par le complexe industriel ; 3/ la marginalisation de la ville : si Khaïdarkan jouait un rôle central dans la production industrielle soviétique sous la tutelle directe de Moscou, Aïdarken est désormais une ville rattachée au chef-lieu du département de Kadamjaï, l'un des plus éloigné de la capitale Bichkek ; 4/ enfin, la déseuropéanisation de la

ville a été provoquée par le départ de la quasi-totalité des habitants d'origine européenne², mais également par la détérioration de la qualité de l'enseignement en langue russe jusqu'ici dispensé à la majorité des enfants de la ville.

Face à ce déclin socioéconomique, comment les habitants d'Aïdarken se sont-ils adaptés ? Quelles ont été leurs stratégies pour survivre dans un environnement devenu de plus en plus hostile ? Le terrain de recherche mené à Aïdarken mais également à Bichkek auprès des familles réinstallées a permis d'apporter une réponse à ces questions.

L'exemple de la famille Askarov (les noms ont été modifiés) est à ce titre très révélateur de la flexibilité et de l'adaptabilité des solutions trouvées par les habitants face aux changements structurels des années 1990. Les deux parents Kanatbek et Bermet, aujourd'hui âgés d'une soixantaine d'année et résidant à Bichkek, s'étaient rencontrés pendant leurs études d'art plastique à l'Institut pédagogique de Prjevalsk (actuelle Karakol) au nord-est du pays. En 1984, ils sont envoyés à Khaïdarkan pour enseigner à l'école-internat n°35. Il s'agissait à l'époque d'une obligation contractuelle car les deux jeunes diplômés avaient bénéficié de bourses et étaient donc redevables à l'État de 3 années d'enseignement. Évoquant son arrivée à Khaïdarkan, Bermet ne peut s'empêcher d'être nostalgique :

Nous étions venus seulement pour trois ans mais la ville était tellement agréable que nous y sommes restés. A cette altitude, le climat était moins rude que dans la plaine et le magasin n°5 disposait de produits que l'on ne trouvait même pas à Bichkek [Frounze à l'époque]. Le Combinat nous attribua un appartement de 2 pièces dans un immeuble avec tout le confort. Puis à la naissance de notre second fils [en 1986], nous avons emménagé dans un 3 pièces [...]. Dans l'immeuble il y avait seulement deux autres familles kirghizes. Tous les voisins étaient russes et tatars et nous parlions seulement russe entre nous.

Les années s'écoulaient paisiblement et chaque été la famille Askarov allait passer les vacances au bord du lac Issyk-Koul d'où était originaire Kanatbek. Le salaire des deux enseignants leur permettait de voyager en avion au départ de Khaïdarkan ou via l'aéroport d'Och situé à quelque 200 kilomètres.

En 1989, la famille fait l'acquisition d'une datcha vendue à la hâte par un voisin allemand qui avait décidé de rejoindre sa « patrie d'origine »³. Il est intéressant de noter que la possession de datchas était une pratique importée à Khaïdarkan par la population d'origine européenne. Les cadres du Combinat, tous Russes, avaient identifié un territoire en amont de la ville et l'avaient découpé en lopins de 5 acres distribués aux employés. L'utilisation que la famille Askarov fit de ce lopin est d'ailleurs tout à fait conforme à la pratique russe, comme

² En 1970, les habitants d'origine européenne (Russes, Ukrainiens, Biélorusses, Allemands) représentaient 40% de la population de la ville. En 2017, ils étaient moins de 4%.

³ A la suite de l'attaque de l'URSS par l'Allemagne nazie en 1941, Staline ordonna le transfert de toute la communauté allemande qui s'était installée près de la Volga et de la mer Caspienne aux 18^e et 19^e siècles. Plus de 500 000 Allemands furent ainsi réinstallés de force en Sibérie et en Asie centrale, principalement au Kazakhstan et au Kirghizstan. A la faveur du régime d'ouverture promu par Gorbatchev (1985-1991), les Allemands soviétiques commencèrent à rejoindre l'Allemagne. Ce phénomène s'accrut après la dissolution de l'URSS.

l'explique Asylbek, le fils aîné né en 1984 :

Dès l'arrivée des beaux jours nous allions tous les dimanches à la datcha. Mon père s'était passionné pour le maraîchage et ma mère s'occupait des arbustes que l'oncle Igor [l'ancien propriétaire] avait laissés. Elle faisait des confitures de framboises et de cassis et des conserves de tomates avec les légumes que mon père cultivait. C'était un vrai régal.

Asylbek n'évoque qu'à demi-mot la présence des terrils de la mine « de l'autre côté de la route qui mène aux datchas ». Un sol pollué aux métaux lourds, un canal d'irrigation traversant les résidus de mercure. Qu'importe cet environnement industriel impropre à toute activité agricole. La datcha est perçue comme un espace de liberté permettant à la famille Askarov de quitter son appartement exigü pour le grand air et vivre en harmonie avec la nature.

Mais à la chute du régime soviétique, le lopin de terre ne remplira plus seulement une fonction récréative. Il assurera à la famille des ressources alimentaires non négligeables pendant les années de pénurie. Asylbek et son frère parviennent à passer l'été 1992 avec leurs grands-parents dans le nord du pays, mais sans leurs parents restés à Khaïdarkan pour cultiver le lopin de terre de la datcha. Ce seront leurs dernières vacances. En 1993 la naissance d'une petite sœur et le retard de plus en plus important dans le paiement des salaires obligera toute la famille à passer l'été à Khaïdarkan. Asylbek se souvient des allers-retours quotidiens à la datcha :

Au printemps, mon père avait acheté des semences de pommes de terre à des paysans tadjiks et tout l'été nous avons pris soin des plants : on les binait, on arrachait la moindre mauvaise herbe, on les arrosait. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que notre alimentation pour l'automne et l'hiver suivants allait dépendre de la récolte de pommes de terre [...]. Ma mère, quant à elle, faisait des conserves de tout ce qui poussait : des pêches, des abricots, des poires. Avant, on les croquait dans l'arbre et on les jetait au sol sans même les avoir terminés. Désormais il fallait faire des stocks pour l'hiver.

En 1998, après cinq ans de survie dans une ville en déclin, la famille Askarov ne dispose plus de liquidités. Lorsque les parents sont payés, leurs salaires sont versés en nature sous la forme de blé ou de farine. Il leur est impossible d'acheter les produits de première nécessité tels que les médicaments ou les vêtements des enfants qui grandissent. Kanatbek continue d'enseigner en espérant des jours meilleurs mais Bermet, en congé sans solde depuis la naissance de leur fille, décide d'ouvrir un petit commerce pour générer des revenus pour la famille. Associée à une collègue, elle emprunte « une petite somme d'argent » qui leur permet de louer un local sur le bord de la route nationale pour y servir des repas :

Jusqu'ici il y avait seulement des cantines d'État en ville et elles étaient dans des bâtiments peu accessibles pour les routiers car ils ne pouvaient pas entrer dans les rues avec leur camion. La route de Batken à Och passait en bordure de la ville. L'idée était donc de profiter de ce flux de clients potentiels pour leur servir un repas chaud à toute heure de la journée. Nous avons trouvé un local, l'avons repeint et installé des tables rudimentaires. C'est moi qui ai proposé le nom du café : *Altyn kazyk* [étoile polaire en kirghize]. On proposait un seul plat facile à préparer et à

servir, les *pelmeni* [raviolis de viande]. Les clients ne demandaient rien de plus, juste un plat chaud et un service rapide.

Ce café fort apprécié des routiers et voyageurs en transit⁴ assura aux deux familles un revenu certes précaire, mais grâce auquel elles purent disposer de liquidités précieuses à une époque où la vie à Khaïdarkan était largement démonétarisée. D'après Bermet, c'est grâce aux économies générées par le café que la famille a pu quitter la ville en 2001 pour s'installer dans les faubourgs de Bichkek, où ils habitent toujours aujourd'hui.

Ce témoignage est représentatif des diverses situations rencontrées par les habitants de Khaïdarkan à partir de 1991 : capables dans un premier temps de survivre grâce à leurs ressources propres (économies, lopin de terre, animaux), les habitants ont rapidement été contraints de subvenir à leurs besoins par des opérations de troc à défaut de liquidités. Si certaines familles, ont réussi à générer des revenus suffisants pour envisager une installation à la capitale, à l'instar de la famille Askarov, beaucoup ont poursuivi leur survie dans une ville où le monopôle économique du Combinat de mercure a cédé progressivement la place aux initiatives individuelles allant de l'exploitation sauvage des filons de mercure à la revente de produits de toutes sortes au bazar de la ville.

⁴ Lors de l'entretien, l'auteur de cet article s'est souvenu, avec une émotion certaine, avoir fait une halte dans ce café au cours de l'hiver 1999. Son chauffeur le lui avait recommandé car, selon lui, on y servait « les meilleurs *pelmeni* de la région ».

BIBLIOGRAPHIE

Aarhus Convention, Uranium Tailings in Central Asia : Location Problems, Regional Consequences, Local Solution, UNDP Geneva, 2009.

Asia-Plus, Taboshar. Ot ballisticheskikh raket do galosh [Taboshar, des tirs balistiques aux galoches], 27 mars 2016, <http://news.tj/ru/news/taboshar-ot-ballisticheskikh-raket-do-galosh>

Ekologicheskie voprosy, svyazannye s proizvodstvom pervichnoj rtuti v Kyrgyzstane [Questions écologiques relatives à la production de mercure primaire au Kirghizstan], rapport technique, UNEP, Bichkek, 2009.

Ferrando Olivier, « Manipulating the census : Ethnic minorities in the nationalizing states of Central Asia », *Nationalities Papers*, vol.36 (3), 2008, 489-520

Jamestown Foundation, « The Legacy of Soviet Nuclear Industry in Tajikistan : Opportunities and Challenges », *Eurasia Daily Monitor* 9(81), 30 avril 2012, <http://jamestown.org/program/the-legacy-of-soviet-nuclear-industry-in-tajikistan-opportunities-and-challenges/>

Khaydarkan Mercury. Addressing Primary Mercury Mining in Kyrgyzstan, report from UNEP, UNITAIR and Zoi Environment Network, Bishkek, 2009.

Nasritdinov Emil, Deurbanization : The Ruins of the Soviet Modernism in Mining Towns of Kyrgyzstan, CABAR, 20 août 2015, <http://cabar.asia/en/emil-nasritdinov-deurbanization-the-ruins-of-the-soviet-modernism-in-mining-towns-of-kyrgyzstan/>

News-Asia, Ubijstvo kassira banka na juge Kirgizii edva ne pereroslo v mezhnacional'nyj konflikt [la mort d'un caissier de banque au sud du Kirghizstan a failli tourné au conflit interethnique], site d'information, 31 janvier 2012, <http://www.news-asia.ru/view/2400>

Tadjbakhsh Shahrbanou & Chenoy Anuradha, 2007, Human Security. Concepts and Implications, Routledge.

Annexe 1 : Analyse comparée des deux villes minières

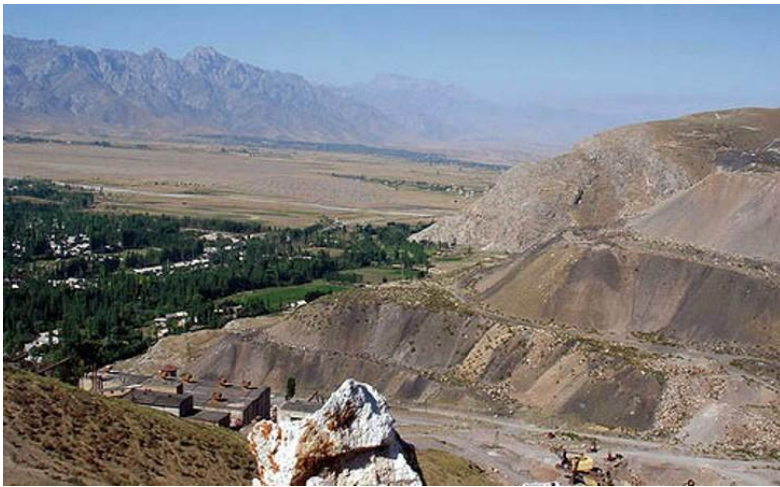
	Khaïdarkan	Tabochar
Fondation	1941	1936
Localisation	province d'Och (Batken depuis 1999)	Province de Leninabad / Sogd
Statut	Villes de type urbain, sous contrôle direct de Moscou et approvisionnement direct de Moscou. Villes fermées jusqu'en 1991.	
Population (1989)	11 500	20 300
Altitude	2 000m	1 200m
Populations autochtones	Tadjiks	Ouzbeks (Kourama)
Populations installées	Russes, Caucasiens (déportés)	Russes, Allemands (camp de travail)
Extraction	Mercure	Uranium
Transformation	Sur place (Combinat n°5 sous contrôle du ministère des Métaux non-ferreux)	Tchkalovsk (Combinat n°6 sous contrôle du ministère de la Défense)
Réalisations symboliques	Principale mine de mercure de l'URSS	Contribution à la 1 ^{ère} bombe atomique de l'URSS

Annexe 2 : Photographies illustrant la ville de Khaïdarkan /Aïdarken

Crédit photo, Olivier Ferrando



Premiers baraquements de la ville avec la mine en arrière plan



Vue de la ville depuis les hauteurs de la mine



Vue des terrils depuis la ville

Annexe 3 : Photographies illustrant la ville de Tabochar / Istiqlol



Terrils de résidus d'uranium



Habitation en pierres de taille



Tombe allemande